

martin
suter

allmen et la disparition
de maría

MARTIN SUTER

ALLMEN ET LA DISPARITION DE MARÍA

Le dandy-détective Friedrich von Allmen est expert dans la recherche d'œuvres d'art volées. Sa dernière enquête lui a permis de retrouver une toile de la série des Dahlias peints par Henri Fantin-Latour. Mais Allmen sait qu'il doit son succès à l'aide précieuse de Carlos, son fidèle serviteur-associé, et de María, l'amie de ce dernier qui joue désormais un rôle de premier plan. Aussi décide-t-il de voler immédiatement à son secours lorsqu'il apprend qu'elle a été enlevée et qu'une rançon est exigée...

«L'énigme se résout entre limousines et 5-étoiles. [...] Suter écrit avec un sourire en coin, une moue jamais dupe. Il aime que ses lecteurs soient aussi malins que lui. Délicieuse impression d'être complices, d'appartenir au même club. [...] Le style de Suter est à la fois subtil, nonchalant et cruel.» (Éric Neuhoff, *Le Figaro*)

ALLMEN
ET LA DISPARITION DE MARÍA

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

ALLMEN ET LES DAHLIAS
LE TEMPS, LE TEMPS
ALLMEN ET LE DIAMANT ROSE
ALLMEN ET LES LIBELLULES
LE CUISINIER
LE DERNIER DES WEYNFELDT
LE DIABLE DE MILAN
LILA, LILA
UN AMI PARFAIT
LA FACE CACHÉE DE LA LUNE
SMALL WORLD

du même auteur
dans la collection Titres

BUSINESS CLASS

du même auteur
en numérique

ALLMEN ET LES DAHLIAS
LE TEMPS, LE TEMPS
ALLMEN ET LE DIAMANT ROSE
ALLMEN ET LES LIBELLULES

MARTIN SUTER

ALLMEN
ET LA DISPARITION
DE MARÍA

Traduit de l'allemand
par Olivier MANNONI

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Allmen und die verschwundene Maria

© 2014 by Diogenes Verlag A.G., Zurich
© Christian Bourgois éditeur, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02772-3

Pour Toni

Prologue

Cela faisait deux bonnes semaines qu'Allmen International Inquiries avait été chargé de retrouver un tableau qui, officiellement, n'existait plus : une toile d'Henri Fantin-Latour qui valait trois millions et demi et représentait des dahlias. La commande, elle aussi, avait été passée par quelqu'un qui n'avait plus d'existence officielle : Dalia Gutbauer. Cette héritière d'un empire industriel, âgée de quatre-vingt-douze ans à ce jour, avait tenu les journaux à potins en haleine avec sa vie mondaine jusqu'à la fin des années 1950 et avait disparu dans les limbes après une liaison scandaleuse avec un type louche.

Lorsqu'une certaine Cheryl Talfeld convoqua Allmen au Schlosshotel, il ne se doutait pas encore que l'établissement cinq étoiles un peu défraîchi appartenait à la vieille dame et que celle-ci en occupait le quatrième étage incognito depuis plus de vingt ans. Ni que Mme Talfeld lui servait d'assistante personnelle depuis tout aussi longtemps.

Pendant toutes ces années, le tableau aux dahlias avait été accroché dans la chambre à coucher de Mme Gutbauer, à côté de portraits que des artistes connus avaient peints d'elle. Elle était encore une jeune femme

lorsqu'un homme le lui avait offert après l'avoir volé pour elle. Et c'est ce tableau-là qui avait disparu au cours des journées précédentes.

Allmen et Carlos, son domestique guatémaltèque, avaient rapidement compris que le tableau n'avait pas pu quitter le quatrième étage sans complices ; ils avaient décidé qu'Allmen irait s'installer à l'hôtel et commencerait par passer au crible les relations existant entre les habitants du quatrième étage, les clients et les employés de l'hôtel.

Dès le premier soir de son séjour, Hardy Frey, un vieil homme qui occupait une chambre à demeure, était mort dans le restaurant de l'hôtel. Il s'avéra qu'il s'agissait aussi de cet homme interlope avec lequel Dalia avait fichu le camp à l'époque – celui-là même qui avait volé les *Dahlia*s pour les lui offrir.

Allmen avait fait venir à l'hôtel, en renfort, María Moreno, la Colombienne dont Carlos était tombé amoureux et qui vivait depuis chez lui, dans le minuscule logement sous le toit de la petite maison du jardinier. Camouflée en femme de chambre, elle s'était penchée sur les relations entre membres du personnel. Elle n'avait pas tardé à découvrir qu'un certain Claude Tenz, neveu du client à demeure Hardy Frey et qui était lui aussi descendu à l'hôtel pour une courte période, avait une liaison avec l'assistante de Mme Gutbauer, Cheryl Talfeld.

L'enquête menée par Allmen avait elle aussi été productive : il avait établi qu'une autre cliente à demeure, Teresa Cutress, était la femme pour laquelle Hardy Frey avait, jadis, laissé tomber Dalia Gutbauer. Comme Hardy Frey, elle était sans revenus, et tout comme lui elle vivait au Schlosshotel, aux dépens, ou plutôt

– c'était le terme de l'assistante – comme trophée de Dalia Gutbauer.

Carlos, lui, menait la traque depuis la maison. Il découvrit que le neveu de Hardy Frey faisait partie des relations de Tino Rebler, promoteur immobilier, marchand de biens et propriétaire de boîtes de nuit.

Lors de la fête d'inauguration d'un club, Allmen fit la connaissance de la maîtresse de Rebler, une jeune Romaine belle comme le jour qui s'appelait elle aussi Dalia. Il apprit que Tino Rebler avait récemment voulu lui offrir un autre tableau de dahlias peint par Fantin-Latour, mais qu'il avait été battu aux enchères.

Le cercle se referma ainsi. Il s'avéra que Teresa Cutress et Hardy Frey avaient préparé avec le neveu de Hardy, Claude Tenz, un plan visant à voler les *Dahlias* de Mme Gutbauer, à l'aide de l'assistante Cheryl Talfeld, et de le vendre à Tino Rebler afin de remplacer celui qui lui avait échappé. Les deux personnes âgées voulaient utiliser leur part pour s'offrir une existence dans laquelle elles ne dépendraient plus de Dalia Gutbauer.

Allmen parvint à persuader Dalia Gutbauer qu'elle n'avait d'autre choix que de racheter le tableau, moyennant trois millions de francs suisses. Claude Tenz accepta la proposition, mais au lieu de le racheter à Rebler, il alla le voler dans l'appartement de la Dalia romaine et se fit remettre les trois millions par Allmen.

Tout était – presque – bien qui finissait bien : Dalia Gutbauer avait récupéré ses *Dahlias*, Cheryl Talfeld conserva son poste, l'entreprise Allmen International Inquiries perçut ses honoraires rondelets et Allmen, en plus, une commission non négligeable qu'il garda pour lui sans le dire.

Mais le lendemain, Allmen et Carlos apprirent avec inquiétude que Claude Tenz avait été victime d'une mort violente. Ils furent toutefois encore plus effrayés par le fait que María Moreno ne rentra pas à la maison ce jour-là.

Et quand la nuit passa sans qu'elle revienne, ils commencèrent à craindre de très mauvaises nouvelles.

Elles arrivèrent le lendemain. Un ravisseur appela et exigea, en guise de rançon... les *Dahlías*.

Première partie

1

— Eh bien allez-y donc, aide-soignante Duttli !

Monika Duttli se tenait à la porte, indécise. Elle finit par sortir. Lorsque Dalia Gutbauer l'appelait « aide-soignante Duttli » au lieu de « sœur Monika », comme on avait coutume de nommer ici les infirmières, c'était qu'il était temps de capituler.

La vieille femme lui avait tourné le dos. Lorsque la porte se referma, elle orienta son déambulateur vers son lit et mit le cap sur celui-ci.

Dalia Gutbauer avait acheté aux enchères, à Paris, lorsqu'elle était une jeune femme, ce lit Art déco en laque noir et placage d'ébène poli dont la tête décrivait une voussure vers l'arrière, et de toute sa vie agitée elle ne s'en était jamais séparée. À présent elle ne l'utilisait plus. Elle dormait dans une autre chambre, dans un lit d'hôpital high-tech dont la mécanique et l'électronique lui permettaient de continuer à aller se coucher sans aide et à se lever aussi de manière autonome.

Elle était devenue trop petite, trop tordue et trop engourdie pour le lit Art déco, dont il était impossible de soulever la tête de l'épais matelas. Elle ne parvenait

plus qu'à s'appuyer au rebord du lit, mi-assise, mi-debout.

C'est ce qu'elle fit ce jour-là avant de diriger son regard vers le mur aux cinq tableaux dont chacun brillait sous la lumière d'un spot. Les lourds rideaux de soie noir et blanc au modèle géométrique étaient tirés, il n'y avait pas un rayon de lumière du jour dans la pièce. Quatre des tableaux étaient des portraits qui la représentaient dans différentes phases de sa vie. Elle les avait toujours appréciés parce qu'elle avait apprécié leurs créateurs : Niklaus Stoecklin, Rudolf Schlichter, Meredith Frampton et Gertrude Abercrombie. Les artistes étaient le seul élément qui la reliât à ces œuvres. Avec la femme qu'ils montraient, elle n'avait en revanche jamais eu le moindre rapport.

Ces toiles étaient des souvenirs de personnes et de lieux. Elles rappelaient l'odeur de la peinture à l'huile, du vernis et des cigarettes. Elles lui remettaient en mémoire Niki Stoecklin et son étrange nuit de carnaval à Bâle. Gertrude Abercrombie et une jam-session avec Charlie Parker. Rudolf Schlichter et les danseuses de charme du Bongo Bar à Munich. Et Meredith Frampton, qui perdait lentement la vue, les longues séances de pose dans son élégant studio à St John's Wood.

Dalia Gutbauer attrapa la télécommande sur la table de nuit et éteignit les spots, l'un après l'autre, jusqu'à ce que seul le tableau aux dahlias d'Henri Fantin-Latour se découpe, lumineux, sur le mur désormais plongé dans le noir.

Le portrait aux dahlias avait toujours été celui dans lequel elle se reconnaissait le plus. Chacune de ses grandes fleurs représentait l'un de ses états d'âme et une autre de ses natures. La blanche insouciant, tout

en haut, à côté de la rouge à la fraîche clarté et de la purpurine mondaine qui dissimulait à moitié la mystérieuse rouge sang. La rose timide qui cachait un peu son innocence à l'aide de la framboise lascive. La jaune perfide qui guettait derrière quelques feuilles. Et pour finir la blanche fanée qui pendait lourdement au bord du vase, plantureuse et corrompue.

Mais voilà que ce tableau lui était devenu étranger. Elle s'y reconnaissait encore moins que sur les quatre portraits voisins. On aurait dit que le deuxième vol l'avait profané.

Dalia Gutbauer appuya sur une autre touche de la télécommande. Un instant plus tard, on frappa à la porte et le majordome entra dans la chambre à coucher.

Elle désigna le mur de son index tout courbé :

— Le tableau, je vous prie, Louis.

Monsieur Louis hésita.

— Ici, fit-elle en tapotant le matelas à côté d'elle avec un rien d'agacement.

Il marcha jusqu'au tableau, le souleva de ses deux crochets, le posa à côté d'elle sur le lit et la regarda en attendant d'autres consignes.

— Merci. Ce sera tout.

Monsieur Louis semblait vouloir dire quelque chose. La vieille femme le devança.

— Vous pouvez disposer.

— Souhaitez-vous prendre votre déjeuner ici ?

— Je sonnerai si j'ai besoin de vous.

Il se retira.

La chambre était à présent dans la lueur de l'unique spot éclairant l'espace vide entre les portraits. Les couleurs du tableau, qui était désormais posé à côté de Dalia Gutbauer, avaient perdu de leur luminosité, et

les dahlias ne se détachaient plus que par leurs nuances de gris.

Le tableau ne lui était pas seulement devenu étranger : il lui répugnait. Il continuait certes à lui rappeler Leo Taubler, l'homme qui l'avait volé pour le lui offrir, près de soixante ans plus tôt. Mais c'était son avatar en vieillard repoussant, rebaptisé au nom de Hardy Frey, qui était mort sans tambour ni trompettes dans la salle à manger de son hôtel. Les fleurs ne reflétaient plus désormais ses différentes facettes, elles étaient comme une assemblée des maîtresses avec lesquelles il l'avait trompée.

Pendant toutes ces années, l'œuvre d'art avait été la preuve d'amour romantique d'un amant fou. À présent elle était devenue un objet banal. Un objet doté d'un prix : trois millions plus une vie humaine.

Dalia Gutbauer se releva du bord de son lit, attrapa son déambulateur et mit le cap vers la table de maquillage dont la laque noire reflétait la faible lumière. Elle ouvrit l'un des tiroirs, en ôta un étui de cuir et l'ouvrit.

Il contenait un set de manucure en acier inoxydable. Elle choisit une petite paire de ciseaux à cuticules, très pointus.

2

Comme s'il s'était agi d'un objet vénéneux, Allmen avait repoussé son portable aussi loin de lui que le permettait le plateau de son petit secrétaire.

Penché en avant dans l'un des fauteuils de cuir d'Allmen, Carlos se tenait le visage entre les mains.

Le soleil brillait, les stores du toit de verre étaient baissés et plongeaient la bibliothèque dans une lumière ocre.

Allmen chercha des mots de consolation, mais rien ne lui vint à l'esprit.

Alors Carlos se redressa et laissa tomber les mains. Il les avait serrées si fort contre son visage que des empreintes claires restaient sur la peau.

— *¿ Qué dijeron ?* demanda-t-il.

— Qu'ils veulent le tableau.

— Sinon ?

Allmen se serait volontiers passé de répondre à cette question. Il chercha une formulation susceptible d'atténuer les choses. Mais c'est Carlos qui finit par l'exprimer :

— *Si no la van a matar.*

Allmen n'eut d'autre choix que d'acquiescer.

Carlos cacha de nouveau son visage dans ses mains. Mais ce fut juste pour un bref instant. Puis il demanda :

— *¿ Cuanto tiempo tenemos ?*

Allmen haussa les épaules. Son correspondant ne lui avait fixé aucun délai. Il avait seulement dit qu'Allmen devait se tenir prêt, qu'il recevrait bientôt d'autres instructions. C'est ce qu'il expliqua à Carlos.

— Il parlait italien, ajouta-t-il.

— *Como los gorilas del Señor Rebler,* compléta Carlos.

Il avait les joues exsangues, sa peau brune paraissait grise.

Allmen ne doutait pas, lui non plus, que Rebler fût à l'origine de l'enlèvement. Et il était tout aussi certain que celui-ci avait également la mort de Claude Tenz sur la conscience.

Carlos se rappela que le rapport de police mentionnait des traces de torture.

— *La van a torturar*, laissa-t-il échapper avant de plonger de nouveau le visage entre ses mains.

Allmen aurait donné beaucoup pour ne pas être là. Tout cela était devenu bien trop sérieux pour lui. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé son métier d'investigateur spécialisé dans les objets d'art — c'était, pour l'heure, le terme qu'il préférerait utiliser pour désigner son métier de prédilection. *The Art of Tracing Art* était une activité élégante au cours de laquelle il comptait s'occuper de peccadilles commises dans le secteur financier du *high-end* et dans des milieux où l'on avait bon goût. Ni les larmes ni le sang n'avaient l'habitude d'y couler.

Il se pencha tout de même en avant et tapota avec maladresse l'épaule droite de Carlos.

— *¿ Qué hago ?* demanda-t-il sans lever les yeux.

Cette question, prononcée par un homme qui savait toujours ce qu'il fallait faire, renforça encore le sentiment d'impuissance d'Allmen. Comment saurait-il, lui, justement lui, ce qu'il fallait faire ?

— *La Policia*, dit-il, et il remarqua aussitôt que cela sonnait plus comme une question que comme une réponse.

Carlos, dans la patrie duquel la police était souvent elle-même impliquée dans les enlèvements, leva la tête, et son visage portait encore la marque de ses mains.

— Si les ravisseurs l'apprennent, María est morte.

— Nous ne sommes pas au Guatemala, répondit Allmen. Ici, on peut faire confiance à la police.

— Il n'y a que les idiots pour faire confiance à la police, répondit Carlos.

Allmen tenta de ne pas le prendre pour lui.

Carlos rassembla ses forces et se leva.

— Si les ravisseurs veulent les *Dahlías*, ils auront les *Dahlías*.

Allmen le regarda avec étonnement. Ce n'était pas l'une de ces *sugerencias* que Carlos avait coutume de lancer en l'air.

— Mme Gutbauer ne va pas être d'accord, objecta prudemment Allmen.

— *Ya veremos*, répondit Carlos d'une voix décidée.

3

Le *Lounge Chair* de Charles Eames, c'est Cheryl Talfeld qui l'avait demandé à ses parents comme cadeau de fin d'études à l'école hôtelière. « Que veux-tu faire d'un fauteuil aussi imposant avec la vie de bohémienne que tu vas mener maintenant ? » lui avait demandé son père. « J'en ferai ma patrie », avait-elle répondu. Elle avait vingt-cinq ans à l'époque, et au cours des vingt-sept années qui s'étaient écoulées depuis, le fauteuil l'avait accompagnée dans chacun de ses emplois.

Pour l'heure, elle y était installée, les jambes posées en hauteur sur l'ottomane, buvait à petite gorgées un Black Label avec quatre glaçons et feuilletait un magazine *people* dont les pages grouillaient de ce genre de personnalités qui ne descendait plus depuis très longtemps au Schlosshotel.

Les quatre fenêtres de son salon étaient grandes ouvertes : elle fumait, et le nez raffiné de Dalia Gutbauer flairait l'odeur du tabac par la moindre fissure. Elle s'en plaignait, même si elle-même ne répugnait pas à tirer sur une cigarette.

La nouvelle de la mort violente de Claude Tenz l'avait laissée étrangement impassible, comme une dépêche rapidement survolée à la page des « informations générales ». Cette indifférence glacée l'inquiétait un peu. Mais là encore, pas plus que le fait lui-même. Peut-être, se disait-elle, devait-elle simplement s'accommoder du fait qu'elle avait les fesses froides, comme le lui avait dit, jadis, un de ses amants.

Un vase aux tulipes encore presque fermées était posé sur une table ronde près de la fenêtre. Le soleil profond du mois d'avril projetait sur le parquet l'ombre longue du bouquet. Le tableau la fit penser à une autre nature morte : les *Dahlia*s d'Henri Fantin-Latour.

Depuis trois jours, l'œuvre se trouvait de nouveau en possession de Dalia Gutbauer, et celle-ci n'avait pas encore prononcé un seul mot à son propos. Comme si le paiement de la rançon et des honoraires d'Allmen International Inquiries avait définitivement clos le sujet. Allmen avait manifestement tenu parole et n'avait pas révélé le rôle de Cheryl dans la disparition et la réapparition du tableau. Mais elle s'était attendue à ce que Dalia s'interroge au moins sur l'identité du complice de Claude Tenz. Ou de sa complice. Car même si Allmen avait cru que Tenz, grâce à ses connaissances d'ancien spécialiste de l'alarme, avait pu pénétrer à l'étage de Mme Gutbauer, il lui aurait été difficile de faire sortir le tableau sans un ou une acolyte.

Telle qu'elle connaissait Dalia Gutbauer, elle pouvait remettre la question sur le tapis à n'importe quel moment. Mais cette possibilité, elle aussi, laissait Cheryl indifférente.

Un nuage qui filait rapidement se glissa devant le soleil et assombrit la pièce. Cheryl quitta sa revue des